

LA GRANDE TRIBU

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Mémoires d'outre-tonneau, roman, coll. « Boréal compact », 2010.

James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots. Essai hilare, coll. « Boréal compact », 2010.

Blanche forcée, récit, coll. « Boréal compact », 2010.

Monsieur de Voltaire. Romancerie, coll. « Boréal compact », 2010.

Monsieur Melville. Lecture-fiction, coll. « Boréal compact », 2011.

La Nuitte de Malcolmm Hudd, roman, coll. « Boréal compact », 2011.

Victor-Lévy Beaulieu

La Grande Tribu

*C'est la faute
à Papineau*

GROTESQUERIE

Boréal

© Victor-Lévy Beaulieu et les Éditions Trois-Pistoles 2008
© Les Éditions du Boréal 2011 pour la présente édition
Dépôt légal : 3^e trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogue avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Beaulieu, Victor-Lévy, 1945-

La grande tribu : c'est la faute à Papineau : grotesquerie
(Boréal compact ; 227)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7646-2111-0

I. Titre.

PS8553.E23G68 2011 c843⁷.54 C2011-941385-X

PS9553.E23G68 2011

*À Janine Carreau
et
Pierre Gauvreau*

*parce que dans les œuvres vôtres
on y entend des couleurs
qui forment
un pays plus vaste
et plus lumineux
que toute sa réalité*

On n'est jamais assez radical.

JEAN-PAUL SARTRE

*Le moyen pour un poète d'échapper
aux menottes,
c'est de se faire couper les bras.*

CLAUDE GAUVREAU

*Dans la pensée des modernes,
le grotesque a un rôle immense.
Il est partout ; d'une part, il crée
le difforme et l'horrible ; de l'autre,
le comique et le bouffon. Le grotesque
est, selon nous, la plus riche source
que la nature puisse offrir à l'art.*

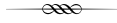
VICTOR HUGO

*Le monde change.
Les mots doivent changer aussi.*

JAMES JOYCE

PREMIÈRE PARTIE

LES LIBÉRATEURS



DANIEL O'CONNELL

1775

A Carhen-House, comté de Kerry, province du Munster, naît Daniel O'Connell, celui qu'on appellera le Libérateur de l'Irlande. Le nom d'O'Connell était déjà célèbre en 1775 : la tribu avait donné des chefs de clans à la patrie et des seigneurs de la guerre qui furent d'héroïques combattants, en particulier lors du siège mémorable de Limerick. En 1775, un oncle de Daniel O'Connell commandait comme général un régiment irlandais au service de la France, et un autre était le grand seigneur de la terre patrimoniale de Darrynane. Le père d'O'Connell, dénommé Morgan, n'avait toutefois pas beaucoup d'envergure, mais sa femme, la très catholique Kate O'Mullane, en avait pour deux. De sa mère, O'Connell dira :

« Je suis le fils d'une sainte mère qui a veillé sur mon enfance avec le dévouement le plus fidèle. Elle avait une belle et haute intelligence, et le peu que j'en possède, c'est elle qui me l'a légué. C'est en appelant sur ma tête les bénédictions de Dieu qu'elle a rendu le dernier soupir, et depuis j'ai pu apprécier tous les jours les bienfaits de cette bénédiction. »



De sa petite enfance, O'Connell gardera surtout le souvenir des hautes falaises du Munster d'où la vue s'étendait au loin sur la mer Océane.

« Là il pouvait respirer à pleine poitrine l'air vivifiant du large ; et dans les jours d'hiver, quand le vent soufflait en rafales, on le trouvait courant tête nue sur ces hauteurs et luttant contre la tempête. C'est ainsi qu'il se préparait un tempérament énergique et un corps infatigable, digne de l'âme virile qui devait l'habiter. »

O'Connell est l'aîné d'une famille de dix enfants. Malgré l'amour presque incestueux qu'elle lui porte, sa mère le confie très tôt en élevage à l'oncle Maurice resté célibataire dans sa seigneurie de Darrynane. L'oncle aime bien raconter ses exploits guerriers et ceux, oratoires, du grand avocat et patriote Henry Grattan. Ces récits rendent O'Connell si fiévreux que son oncle lui en demande explication. O'Connell répond : « Je pense que tout comme vous et Henry Grattan, je veux devenir illustre et faire du bruit dans le monde. »

En attendant la gloire, O'Connell fait partie de la troupe d'enfants qui, ici et là, se réunissent dans la campagne, sous un arbre touffu, au coin d'un bois, pour recevoir les leçons d'un professeur ambulancier, David Mahony : c'est l'école clandestine appelée du nom pittoresque de *hedges school*, école des haies. Mais un enfant aussi doué qu'O'Connell ne pouvait pas en rester là, avec une éducation aussi rudimentaire et aussi répressive, les maîtres d'école ayant meilleure réputation comme batteur d'élèves que comme pédagogues. « J'ai été le seul à n'avoir jamais été battu, a dit O'Connell, mais ce résultat je le dois à une surveillance toujours en éveil. » Les grandes maisons d'enseignement d'Irlande étant alors contrôlées par les protestants, l'oncle est incapable d'y placer O'Connell. Se

souvenant qu'il a déjà séjourné en France comme soldat irlandais, il recommande à la famille d'envoyer O'Connell et l'un de ses frères à Saint-Omer où les jésuites ont fondé un collège florissant pour les catholiques anglais. O'Connell fait tout de suite bonne impression sur les jésuites qui en informent ainsi la parentèle :

« Nous n'avons qu'un mot à vous dire au sujet de Daniel, c'est que nous serions étrangement trompés s'il ne faisait point dans le monde une figure remarquable. »

Les études d'O'Connell en France sont brutalement interrompues par la Révolution, les jésuites de Saint-Omer se faisant arrêter et jeter en prison : « Les élèves eux-mêmes n'étaient pas en sûreté et il fallut songer à quitter la France. » O'Connell et son frère se mettent donc en route, c'est le 21 janvier 1793, à l'heure même où la tête de Louis XVI roule sous la guillotine. Évoquant plus tard le souvenir de ce voyage, O'Connell s'écriera : « Quand j'ai laissé la France, j'étais au fond du cœur à demi-Tory. » En fait, les excès de la Révolution française le marqueront à ce point qu'ils détermineront son engagement politique quand il essaiera de faire de l'Irlande un pays souverain. Leader nationaliste, O'Connell sera un pacifiste de cœur et de raison, un politicien qui ne remettra jamais en question le parlementarisme britannique et qui, toujours, s'opposera à la violence de la branche armée de l'Irlande.

Pour l'heure, O'Connell et son frère fuient la France, à bord de cette diligence qui les emmène cahin-caha vers Calais. Dans la même diligence, un farouche patriote irlandais qui, les prenant pour des Anglais, s'emporte en injures contre la perfide Albion. O'Connell restant silencieux, le patriote l'interpelle violemment : « Je traîne votre pays dans la boue. Vous ne réagissez pas. Vous n'aimez donc pas l'Angleterre ? » Et O'Connell de répliquer : « Mon

pays n'est pas et ne sera jamais l'Angleterre. Dites-en tout le mal que vous voudrez, vous ne me blesserez pas. Je suis Irlandais et mes compatriotes ont encore plus de raisons que vous pour détester l'Angleterre ! »

O'Connell a alors dix-huit ans et la truie irlandaise, depuis les commencements du monde, ne cesse pas de dévorer ses petits.

SIMON BOLIVAR

1783

A Caracas au Venezuela, naît le 24 juillet le quatrième enfant de Dona Maria de la Conception Palacios et de Don Juan Vicente de Bolivar. À cause d'un grand-oncle prêtre qui lui laissera d'ailleurs toute sa fortune, l'enfant est baptisé Simon. L'une des plus vieilles familles du Venezuela (elle s'est installée à Caracas en 1589), les Bolivar sont de riches propriétaires terriens, habitent un palais et vivent somptueusement, entourés de serviteurs-esclaves, ce qui les dispense d'avoir à travailler. L'écrit ainsi Gillette Saurat, la biographe de Bolivar :

« Don Juan Vicente se conformait volontiers à une tradition ancestrale qui lui avait procuré, avec une position sociale brillante, la fortune et tous les plaisirs d'une vie facile, sans autres préoccupations que l'administration de ses biens, à laquelle il s'adonnait d'ailleurs avec compétence. Grand, mince, distingué, le père du Libertador, tel qu'il apparaît sur les portraits, en costume du XVIII^e siècle, perruque, satin et dentelles, donnerait l'impression d'un épigone : les traits affinés, le front haut, les yeux bleus et calmes sont ceux d'un homme qui n'a jamais eu à convoiter trop longtemps ce qu'il désirait ; l'assouvissement facile

des aspirations et des appétits semble avoir tari en lui les sources d'énergie et de passion. »

Voilà de quoi expliquer amplement pourquoi Don Juan Vicente s'est marié sur le tard (après une vie dissolue, à l'âge de quarante-six ans), avec une femme-enfant (qui, à peine âgée de quatorze ans, en avait donc trente-deux de moins que lui). Elle est aussi la riche héritière d'une famille qui se transmet de génération en génération la charge de porte-étendard royal et qui, dans les cérémonies officielles, prend place à la droite du capitaine général, symboles du haut rang que les Pallacios occupent dans la société vénézuélienne.

D'une grande beauté, le teint pâle comme ceux et celles « qui portent en leur sein les germes de la consommation comme on appelait alors la tuberculose », Dona Concepcion n'allait pas son fils, le seul des enfants Bolivar pour lequel on aura recours à une nourrice, Hipolita, esclave noire, à la voix zézayante, qui passe à l'enfant tous ses caprices, et ils sont nombreux ceux qu'il invente parce qu'il n'accepte pas facilement de n'être pas aimé de sa mère qui lui préfère sa filleule, le tient à distance et paraît même avoir oublié qu'elle lui a donné naissance. Cette blessure originelle ne se cicatrisera jamais : dans les écrits qu'il laissera plus tard à la postérité, Simon Bolivar ne parlera jamais de sa mère que fort discrètement, pour ainsi dire à son corps défendant, lui qui fut le maître de la dithyrambe, particulièrement pour la nourrice Hipolita qui eut droit, en sa vie comme après, à toute sa générosité et à toute sa gratitude.

Quand ils ne vivent pas à Caracas, les Bolivar séjournent à Tuy ou à Aragua où ils cultivent d'immenses prairies. Le soir, on se réunit autour d'un feu pour que le conteur de la famille raconte l'histoire du tyran Aguirre,

la pièce maîtresse de son répertoire, et que le jeune Simon ne se lasse pas d'écouter. Saurat raconte :

« Lopez de Aguirre, parti comme membre d'une expédition envoyée par le vice-roi du Pérou pour reconnaître et exploiter les territoires séparant l'Amazone de l'Orénoque, où l'on situait alors l'El Dorado, tua son chef et tous les compagnons susceptibles de faire obstacle à sa volonté de puissance. Il défia Dieu et son roi. Puis, remontant vers le nord du continent, il sema la terreur dans l'Île Marguerite et au Venezuela. Craignant d'être pris, il tua sa propre fille, avant d'être assassiné par ses hommes, à Barquisimeto, petite ville pas tellement éloignée de San Mateo. Une fois le corps du tyran écartelé sur l'ordre des autorités, ses restes furent semés sur les chemins publics conduisant aux principales villes de la capitainerie générale, pour l'édification de ses contemporains. Mais son âme demeurait en peine ; c'est pourquoi elle apparaissait souvent au ras du sol, en lueurs phosphorescentes sur les lieux de ses forfaits. »

En 1786, Juan Vicente de Bolivar meurt, ce qui, selon sa biographe, n'afflige guère son fils :

« Dans une lettre qu'il adressera plus tard à sa sœur Maria Antoina, demeurée à Caracas, tandis qu'il se consacrait à la libération du Pérou, Simon, recommandant en termes pressants à son aînée de veiller au bien-être d'Hipolita, ajoutera : *Elle m'a alimenté de son lait, et je n'ai connu d'autre père qu'elle.* »

L'affection de Bolivar pour sa mère n'est guère plus grande que celle qu'il vouait à son père. À la mort de celui-ci, Dona Conception préfère faire fructifier l'héritage patrimonial plutôt que d'éduquer elle-même ses enfants. Confié aux bons soins des uns et des autres, le jeune Bolivar pousse de travers : « Ces années-là marquent le

début d'une crise dont les manifestations – inattention, insolence, nervosité excessive, refus de se plier à toute discipline – s'aggraveront jusqu'à l'adolescence. »

C'est alors que meurt la mère, de la tuberculose, à l'âge de trente-trois ans. Carlos Palacios, l'oncle célibataire, égoïste et sévère, prend Simon Bolivar à sa charge. Ça ne marche pas entre l'austère tuteur et son turbulent protégé qui fugue une première, puis une deuxième, puis une troisième fois. L'oncle voudrait faire fouetter l'enfant, mais l'évêque de Caracas le lui interdit catégoriquement. Dégoûté, Carlos Palacios abandonne son neveu à Don Simon Rodriguez Carreno, directeur de l'école primaire de Caracas.

Ce Carreno est tout un personnage. Né dans une famille modeste, ce poursuiveur de chimères est autodidacte et a étudié par lui-même les philosophes du Siècle des Lumières avant de séjourner longuement en Europe qui bouillonne d'idées à la veille de la Révolution française. Quand il rentre d'Europe, ses ambitions sont grandes : devenir le plus grand pédagogue que connaîtra jamais l'Amérique du Sud. Installé dans une maison spacieuse avec un frère ténor, de bonne renommée, entouré de sa femme, de leurs deux enfants prénommés singulièrement Maïs et Tulipe « par adhésion au calendrier républicain de Fabre d'Églantine », d'une trêlée de beaux-frères, de belles-sœurs, de domestiques et de pensionnaires, Rodriguez Carreno s'attache au jeune Bolivar et lui enseigne les rudiments d'une pensée libertaire dont Voltaire et Rousseau sont les héros. Désireux de réformer l'enseignement tel qu'on le pratique à Caracas, il soumet un mémoire en ce sens au conseil municipal qui, évidemment, le dénonce. Désenchanté, Carreno donne sa démission, adhère à un groupuscule de révolutionnaires qui veulent abolir l'esclavage

au Venezuela et proclamer la République. Les conspirateurs sont arrêtés, leur chef mis à mort et Carreno, avant que le même sort ne lui arrive, prend la fuite pour errer, chevalier déçu et déchu, de par le vaste monde :

« Tour à tour à la Jamaïque pour y apprendre l'anglais, caissier à Baltimore, chimiste à Vienne, traducteur à Bayonne, le pédagogue désabusé va mener une vie aventureuse à la recherche d'une stabilité qu'il ne trouvera jamais, donnant libre cours à des excentricités, manifestant un cynisme bien trop exagéré pour n'être pas l'expression d'une rancune profonde et d'une sorte de défi à cette société qui ne l'avait pas intégré. »

Bien que l'enseignement de Carreno auprès de Bolivar fut de courte durée, le futur révolutionnaire ne l'oubliera jamais. Comme l'écrit Saurat :

« Il n'avait fallu que deux mois à Carreno pour assagir le rebelle, lui inculquer pour toujours le goût de l'étude et laisser dans cette âme enfantine un souvenir si vivace que, des années plus tard, le rencontrant par hasard en Europe, le futur Libertador s'attachera à celui qui deviendra alors réellement son maître. »

L'adolescent Bolivar fait de brillantes études en histoire, géographie et littérature puis, sa formation militaire étant achevée, il reçoit enfin l'autorisation de traverser l'Atlantique pour aller rejoindre à Madrid son oncle, Don Esteban, « qui s'était fort habilement poussé à la Cour ». On est alors en toute fin de siècle, en janvier 1799.

LOUIS-JOSEPH PAPINEAU

1786

Le 7 octobre, à Montréal, naît Louis-Joseph Papineau, celui que plus tard, on surnomme *Le Verbe* parce que la parole, disait-on, s'était réincarnée en son corps. Il n'y a pourtant rien dans l'histoire de sa famille qui annonce que Papineau deviendra au Bas-Canada le héros de tout un peuple, le symbole de ses aspirations libertaires, car il sera le premier à faire de l'idée d'indépendance le projet fondamental de sa vie.

L'ancêtre Papineau vit à Montigny, qui est à peine un village dans un plat pays peuplé par des hordes de moutons noirs dont on mange la laine sur le dos plutôt que de les tondre. Pourquoi la pratique d'un métier aussi peu gratifiant ? L'ancêtre ne saurait répondre, sauf qu'il aime la campagne et le pot au feu, et les deux pieds sur la bayette du poêle, et les rognons de mouton, et les belles, plantureuses, naïves et jeunes filles d'habitants, si séduisantes dans leurs culottes à grand-manches et leurs longues bottes à moutons. Le midi, les filles d'habitants cessent de travailler dans les champs, se mettent à genoux et récitent l'Angélus. Ces portraits bucoliques suffisent à l'ancêtre Papineau, ils excitent ses pulsions sexuelles, de sorte qu'un enfant naît tous les ans. Bien qu'ordinaire, la vie de l'ancêtre est acceptable : tout le monde mange à sa faim, se réjouit quand le moment s'y prête, souffre quand il n'y a pas moyen de faire autrement, puis meurt sans laisser véritablement de traces derrière lui.

Du moins, c'est ainsi que les choses se passent jusqu'à la naissance de Samuel Papineau. Dès qu'il est assez grand pour se faire une idée, Samuel avoue à ses parents qu'il n'aime pas ce qu'il vit dans les pacages et parages de



Montigny. Ça ne lui dit rien de passer toute sa vie à faire semblant de la consommer tandis que c'est lui qu'elle va consumer.

Ses parents veulent en faire un prêtre, un chanoine, un évêque, voire un cardinal qui serait ami comme cochon avec les mousquetaires du roi de France. Mais Samuel a la tête dure, il apprend peu et tout de travers. Son père, qui a délaissé l'élevage des moutons noirs pour devenir charpentier, essaie d'en faire son apprenti, en vain : bâtir des maisons, des bergeries, des entrepôts à grains et des magasins pittoresques, ça vous fait rester longtemps au même endroit, et Samuel rêve de voir le monde autrement qu'entre deux cloisons de madriers. La terre est immobile, mais le ciel ne cesse pas d'être en mouvement. Il est plein d'oiseaux aussi, et les oiseaux fascinent Samuel, car c'est la mer Océane qui dirige leur vol, les attire et donne sens à leurs battements d'ailes.

Samuel aimerait bien le faire comprendre à son père, mais le père ne croit pas à l'espace, seulement à la durée. Pour lui, le monde s'arrête à la mer Océane. Dès qu'on s'embarque dessus, on tombe dans le vide, on devient serpent et l'on passe l'éternité à se mordre la queue.

Si Samuel était un vrai mouton noir, il prendrait le gros marteau de son père et le tuerait avec, mais c'est un pacifique qui respecte l'autorité même quand elle s'exerce à ses dépens. Il mettra donc beaucoup de temps avant de faire son baluchon en cachette et de déguerpir de Montigny. Il suit les oiseaux voletant dans le ciel vers la mer Océane. À Dieppe, il s'engage comme matelot dans la marine française. Il peut donc voir du pays et, au-delà de la mer Océane, il y en a en si grand nombre qu'on a qu'à se baisser pour en ramasser un dans sa cuiller à pot.